

Félix BOURQUELOT et Anatole DAUVERGNE

PELERINAGE à JOUARRE

[Bz. MEAUX.] Ph.

PÉLERINAGE

A JOUARRE,

PAR

Félix BOURQUELOT

(de Provins), ancien élève de
l'école des Chartes, membre de
la Société des Antiquaires de
France.

Anatole DAUVERGNE

(de Coulommiers), Peintre d'His-
toire, Directeur de l'Art et
l'Archéologie en province.

Coulommiers. — Chez BRODARD, Libraire.

Meaux. — L. BLONDEL, Libraire, successeur de A. Dreuils.

Jouarre. — Chez le Sacristain de l'église.

1848.

[n° 65] Ph

PÉLERINAGE

A JOUARRE.

Par une belle matinée de juin, nous nous trouvions sur le *Bateau poste* qui va de Paris à Meaux, — véhicule d'invention moderne, destiné à remplacer le coche massif de nos pères. Nous voguions au grand galop des chevaux anglais, dans l'étroit canal alimenté par la Marne et la Seine, qui sillonne les plaines de la Brie et traverse la forêt de Bondy, aujourd'hui dépouillée de ses voleurs et devenue l'égoût infect des égoûts de Paris. — Les grandes herbes de la rive se courbaient gracieusement au souffle de la brise matinale et venaient baigner leur capricieuse chevelure dans l'onde agitée par les remous du bateau; de temps à autre, nous apercevions quelques riantes maisonnettes assises sur les versants des collines; des Parisiens, fatigués des labeurs de la semaine, se livraient à l'innocent plaisir de la pêche à la ligne! — C'était un tableau calme et frais comme ceux qu'ont peints Gessner et Florian; tableau mouvant dont les merveilles disparaissaient

d'instant en instant pour faire place à d'autres merveilles. — Libres du souci de la veille et du lendemain, nous admirions le paysage qui fuyait et nous jouissions du spectacle de la nature, avec cette insoucieuse sérénité d'esprit, avec ce vague bonheur que l'air des champs donne aux habitants des grandes villes, quand ils sont parvenus à s'échapper de leur prison.

Lorsque nous fûmes las de contempler les rivages, nous laissâmes tomber nos regards sur la population flottante qui nous entourait. Les voyageurs, en grand nombre, s'étaient rangés ou plutôt entassés sur les banquettes. Il y avait là des hommes et des femmes de toutes les conditions, — contadins, citadins, la plupart chargés d'énormes provisions; les uns riant et causant, les autres se regardant, s'étudiant et cherchant l'occasion de rompre un silence ennuyeux. Près de nous se tenait une jeune fille blonde, rosée, fraîche comme la fleur des champs, l'œil vif, la taille dégagée, le costume propre et coquet. — Elle écoutait nos impressions exprimées à haute voix, nos causeries d'art, avec un étonnement naïf; elle semblait entendre une langue inconnue, et son regard interrogeait curieusement les nôtres. Qu'était-elle? Où allait-elle? nous n'en savions et nous n'en sûmes jamais rien; cependant, faut-il l'avouer, (Sterne, notre maître, en avoue bien d'autres), sa vue nous fit oublier presque entièrement les

sites qui nous avaient intéressés, les arts que nous aimons, et peut-être, si la jeune fille ne fût descendue du bateau au milieu du chemin, nous aurions oublié pour elle le but sérieux de notre voyage.

Ce but était sérieux, en effet. — Nous avions entrepris un véritable pèlerinage. — Nous allions chercher des ruines entrevues par nous autrefois, revoir quelques scènes des spectacles religieux qu'aimaient nos pères ; nous voulions visiter des sépulcres vénérables, et nous retremper à la source des souvenirs.

Vers le milieu du jour, nous entrâmes dans la ville de Meaux. Nous visitâmes immédiatement la cathédrale, trop bien décrite par l'évêque actuel, M. Allou, pour que nous entreprenions une nouvelle description de ce remarquable édifice. Nous dirons seulement quelques mots à propos des objets d'art. — En général, les restaurations ou les décorations intérieures sont faites avec un mauvais goût, que doit déplorer le savant évêque de Meaux. — Douze copies d'après Raphaël et Dominiquin, décorent le chœur ; elles n'ont guère d'autre mérite que leurs grandes proportions. — Un pitoyable tableau de M. Oscar Guët, représentant *saint Jacques et saint Philippe*, a été placé dernièrement au-dessus d'un autel ; enfin une chapelle d'un style prétendu gothique et en carton-pierre, de la fabrique Romagnesi, s'é-

lève à l'entrée du chœur. — Non loin de là, dans un des bas côtés, les Meldois admirent, sans restrictions, une lourde et massive statue de marbre blanc, votée à la mémoire de Bossuet, par le conseil-général de Seine-et-Marne, par le conseil municipal et les habitants de Meaux. — Un M. Rutxiel est coupable de cette statue. Il n'a pas compris le moins du monde son héros. — Voyez-vous Bossuet assis dans un fauteuil, comme un professeur d'algèbre, ou un régent de *sixième*, lui, l'orateur véhément, le prédicateur toujours debout, toujours fulminant, lui l'*aigle*! — son œil devait creuser l'espace, son bras s'étendre en avant. Mais Bossuet, c'est le Jupiter tonnant avec une soutane de prêtre!

Nous nous rendîmes à l'évêché pour présenter nos hommages à M. l'évêque de Meaux; nous voulions causer avec M. Allou de cette cathédrale dont les premiers évêques ont été les premiers apôtres du christianisme, dans cette partie des Gaules; nous espérions trouver en lui les souvenirs de la foi et de la science; mais par malheur l'évêque était en tournée. — En échange, on nous conduisit à la petite église de Saint-Nicolas, espèce de grange réédifiée pendant le dernier siècle, et que l'on a décorée, faute de mieux, de beaux transparents en calicot peint, en guise de vitraux, et d'un gigantesque tabernacle, peint en beau gris perle,

rehaussée d'or. — Une jolie chapelle dédiée à la Vierge, bâtie, sculptée et peinte par des artistes modernes, au fond cette grande chambre carrée, imité avec assez de bonheur le style gothique des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles. Ajoutons surtout qu'elle est due aux soins et à la persévérance du curé de Saint-Nicolas, homme aimable, et ce qui est plus rare, aimable archéologue. — Ce zélé pasteur nous fit faire connaissance avec sa bibliothèque, richement garnie, où nous rencontrâmes côte à côte et parfaitement paisibles, les pères de l'Église et l'hérétique Bergier, l'évêque d'Hippone et l'auvergnat Dulaure, — *et tutti quanti*. —

Après avoir serré la main du bon curé de Saint-Nicolas, nous grimpâmes dans un léger corricolo-briard, que deux vigoureuses bêtes normandes entraînèrent au grand trot dans les nuages de poussière de la route d'Allemagne. — Déjà le paysage devient plus pittoresque, les horizons sont accidentés, les collines plus abruptes, les monotones plaines de la Briepouilleuse fuient derrière nous, la vallée se rétrécit; — on comprend bien que l'on remonte vers la source d'un fleuve; (la Marne mérite le nom de fleuve beaucoup mieux que la Loire.) — Un télégraphe, étendant ses bras intelligents au-dessus d'un pâté de chaumières, nous ramène à notre rôle d'observateurs. — Notre cocher nous apprend que ce mince village perché

au sommet du joli coteau qui domine la Marne, a pour nom Montceaux; *Montecella*, *Monticellis*, disent les étymologistes, — qu'importe ! — Il y a là des souvenirs odieux et tendres. Un fier castel, élevé par Catherine des Médici, dominait la vallée ; — Charles IX, de sanglante mémoire, l'habita ; le Béarnais le démolit, le reconstruisit et l'augmenta en faveur de sa charmante Gabrielle. — La voluptueuse maîtresse de Henri IV adorait si fort ce séjour qu'elle prit le nom de marquise de Montceaux.

De toutes ces merveilles, il ne reste plus qu'un pavillon conservé par le dernier des Condé.

Pendant que nous dissertions sur le couple aimant, nos chevaux dressent les oreilles et se cabrent au détour du chemin ; tout-à-coup des fanfares guerrières assez discordantes, l'horrible bruit des tambours fêlés frappent les airs et, malgré nous, nous sommes obligés de parcourir au pas tout le front de bataille de la garde nationale de Saint-Jean-les-Deux-Jumeaux. — En avant des maisons du village, au beau milieu de la route, brûlée par un soleil ardent, s'étendait une longue file de soldats-citoyens au port d'armes, les uns avec les débris de leurs harnais impériaux, avec des schakos incroyables ; les autres en chapeaux ronds de feutre ou de paille, en bonnets de coton, en casquettes, en blouses, en vestes, en sabots, armés de piques

de sabres, de fusils de tous calibres et de toutes hauteurs. — Aspect étrange, sans doute, mais le sourire s'efface à ce seul mot qui rallie toute la France : l'ORDRE !

L'imprévu ! voilà le grand charme des voyages ; — sans la garde nationale de Saint-Jean, nous causerions encore du Vert-Galant et de sa *fidèle* amie ; une discussion politique s'établit entre nous à propos de cet incident. — Qui peut se passer de parler politique, hier, aujourd'hui, demain ; heureusement notre discussion s'éteint elle-même tout naturellement en face d'un nouvel objet : La Ferté-sous-Jouarre !

Encore des souvenirs ! et quels souvenirs ! La fille Poisson , marquise de Pompadour, Louis XVI, Barnave, Péthion, Napoléon, l'invasion... Oh ! passons.

Voilà, si nous ne nous abusons, une des plus jolies petites villes de France, gaie, fraîche, proprette, respirant partout l'aisance. Qui le croirait, cette prospérité, La Ferté la doit à quelques carrières de pierres, — véritables mines d'or aussi précieuses que celles du Potosé, et moins problématiques que celles de Saint-Bérain. — Tout le monde sait que La Ferté-sous-Jouarre a le privilège presque exclusif de fournir à l'univers industriel, les meules de moulins à farine. — Rien de plus étrange que ces *fromages de Brie*, comme les appellent les facétieux commis-voyageurs de la spécialité, —

étalés en désordre et sans aucun effet de l'art, sur les bords de la Marne. — On se croirait dans les champs de Karnac ou d'Erdevén. — Ces pierres, d'abord informes et disgracieuses, dont les Limousins ne voudraient pas pour bâtir des murs de clôture, se vendent fort cher ; après qu'elles ont été taillées, arrondies et cerclées péniblement, on les charge sur des charriots qui les portent à toutes les extrémités de la France, ou bien elles descendent la Marne, puis la Seine, et vont, par delà de l'Océan, *faire de blé farine*, aux bords de l'Orénoque ou de la Néva. — Une paire de meule coûte de 500 fr. à 1,000 francs. — Que de richesses contient ce petit port terne et sans verdure !

Mais voici que débouchent de toutes parts de villageois pimpants et joyeux ; les chemins, les sentiers, les bois, les prairies vomissent un populaire endimanché, parti, dès l'aube, des points les plus éloignés du département. La longue montagne qui conduit à Jouarre, semble une guirlande de fleurs caressées par la brise, tant le blanc, le rouge, le jaune, le bleu, le vert, dominant dans cette caravane de pèlerins. Tous se hâtent et la cloche qui retentit au loin, appelle les fidèles à la célèbre procession des classes. — Il nous faut aussi doubler le pas pour arriver en temps utile ; toutefois, en grimpant la côte, nous allons étudier rapi-

dement l'histoire du bourg et du monastère de Jouarre.

Et d'abord, Jouarre vient-il de *Joranus*, de *Joranus saltus*, de *Jovis Ara*, ou *Atrum*, ou de *Jotrum* tout simplement. Il y a déjà tant de raisons pour et contre ces diverses étymologies, que nous croyons faire acte de sagesse et de modestie en nous abstenant d'en ajouter de nouvelles.

Vers le vi^e siècle, Colomban, repoussé de la Bourgogne et, cherchant un abri contre les persécutions de ses ennemis, s'arrête au village d'Ussy, sur la rive droite de la Marne, dont Authaire était seigneur. — En reconnaissance du bon accueil qu'il reçut, le saint homme bénit Authaire et ses deux enfants : Dadon et Adon, tous deux pourvus de charges importantes auprès de Dagobert I^{er}.

Les deux frères, émus par les exhortations du pieux missionnaire, se dégoûtèrent de la cour et prirent la résolution — très-vulgaire à cette époque — de consacrer leur vie à la prière et à la pénitence.

Dadon fonda le monastère de Rebais. — Adon se retira sur la colline de Jouarre qui appartenait à son père et qui était alors couverte par une épaisse forêt bordée par le Petit-Morin. — Il y éleva un monastère où vinrent le retrouver de jeunes seigneurs de la cour de Dagobert, qui firent aussi le vœu de servir Dieu

pendant le reste de leurs jours. — De ce nombre furent Agilbert qui, plus tard, devint évêque de Dorchester, puis de Paris ; et Ébrégisile, évêque de Meaux, en 680. — Quelques pieuses femmes, dirigées par Theodechilde, religieuse de Faremoutiers — abbaye illustrée par la poétique légende de Sainte-Fare et par la joyeuse ballade du comte Ory — se joignirent à ces dévots personnages, et, disent les historiens : « Cette association exista longtemps sans scandale, tant était grande l'innocence des mœurs » de ce temps. » — Plus tard, des clercs séculiers, puis des chanoines dirigèrent le monastère, sous la domination des religieuses, et cette communauté brilla longtemps d'un vif éclat, mais vers le xv^e siècle, les chanoines voulurent chasser les religieuses, leurs souveraines temporelles ; ce fait donna lieu à un procès et à des contestations subséquentes qui durèrent pendant plus de trois siècles et il ne fallut rien moins que l'énergique intervention de Bossuet, en 1690, pour mettre la paix dans les cloîtres de Jouarre. —

La révolution de 1789 balaya les moines et les religieuses, brisa le monastère, qui paraît avoir été reconstruit pendant les deux derniers siècles ; la tempête révolutionnaire n'a laissé à Jouarre que des ruines, quelques reliques... et des souvenirs...

La foule bigarrée envahit les rues de la bour-

gagé ; le bruit des cloches, des boîtes d'artifice, et des pétards éclatent sur le chemin que parcourt le cortège. — Plus de dix mille individus accomplissent ce pèlerinage. — Voici d'abord des confréries d'hommes avec leurs bannières, des jeunes filles, vêtues de blanc, précédées de jeunes garçons jonchant la terre de fleurs effeuillées ; puis viennent les châsses chargées de rameaux, de fleurs, de rubans, d'amulettes, et portées par quatre robustes paysans, fiers de ce précieux fardeau. — Neuf châsses renfermant d'antiques reliques défilent ainsi, accompagnées par les chants des prêtres et les acclamations du peuple ; puis enfin, un conclave de prêtres venus de tous les points de la contrée, un bataillon de chantres revêtus de chappes de soie brodée, des enfants de chœur agitant les encensoirs ; tous présidés par le gras et frais curé de Coulommiers. — Le maire, les adjoints, ceints de leur écharpe tricolore, les conseillers municipaux de la commune de Jouarre ferment la marche de la procession, que protègent des cohortes de gardes nationaux et de sapeurs-pompier. — Un vent doux et léger promène dans l'air les parfums des arbres et des prairies. — Ajoutez encore les fanfares guerrières, le plain chant du clergé, les hymnes tendres et pieux des vierges, la sonnerie cadencée des cloches, et vous n'aurez qu'une faible idée de la magnificence pittoresque de

cette *monstre* catholique que la tradition nous a livrée intacte depuis huit siècles. — Le cortège parcourt ainsi la campagne, adressant au ciel un chant d'adoration, s'arrêtant à tous les carrefours, bénissant les chemins et les moissons ; puis après de fréquentes haltes, de nombreux circuits, il rentre dans l'église en passant par l'ancien cimetière, en déposant sur les tombes des premiers confesseurs de la Foi dans la Gaule Celtique, l'encens et les prémices des biens de la terre.

Alors, le tableau change tout-à-coup, — comme par enchantement. — Les saltimbanques, restés silencieux pendant les pérégrinations des fidèles, allèchent le peuple devant leurs tréteaux par des lazzis entremêlés de grosse caisse et de trompettes ; les marchands ambulants provoquent les acheteurs, et ces Bohémiens polyglottes, venus on ne sait d'où, qu'on rencontre partout, en Allemagne, en Italie, en France, — chantent par couples en s'accompagnant d'un aigre violon, ces complaintes adorablement naïves dont raffolent les habitants des campagnes. — Il se fait autour d'eux un grand débit de chapelets de Notre-Dame de Liesse, de bagues de Saint-Hubert et de petits livres bénits. Les nouveaux mariés achètent les gravures populaires de DAMON ET HENRIETTE, PIRAME ET THISBÉ, GENEVIÈVE DE BRABANT et l'infâme Golo, le JUIF-ERRANT

refait à la moderne, hélas ! Enfin, les cabaretiers s'empressent d'emporter la fameuse allégorie de CRÉDIT EST MORT, afin de la placarder à la paroi la plus lumineuse de leurs tavernes, avertissement qui remplace pour les buveurs au gousset vide le : *Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate*, placé par Dante Alighieri à la porte de l'enfer.

Les tentes se remplissent et les buveurs s'attablent ; aux chants religieux succèdent les refrains bachiques. — Des brouets au fumet odoriférant, des tartes appétissantes circulent sur les tables déjà maculées par les taches d'un gros vin Briard ; plus loin, sous un quinconce de tilleuls, un orchestre primitif, que Midas eût sans doute préféré à celui d'Habeneck, tant sont impitoyables le violon, l'aigre clarinette et le long tambourin, provoque les jeunes gens des deux sexes à de joyeux ébats.

La fête commence, et tandis que ce tohubohu s'organise, suivons les femmes plus réservées, — plus pieuses sans doute, — qui se dirigent vers l'église et le cimetière.

Là encore, aux abords de l'église, sur le chemin qui conduit aux Cryptes, on jouit d'un spectacle étrange, presque incroyable. — Une haie de monstres hideux s'étale serrée aux pieds des murailles ; c'est un concert étourdissant de plaintes criardes, de réclamations plutôt que d'implorations. Ils montrent d'hor-

ribles plaies, des difformités sans nom. « Ce » ne sont que culs-de-jatte, borgnes, boiteux, » manchots, lépreux, — hurlant, beuglant, » glapissant, — tous clopin-clopant, — cahin- » caha, » grouillant sur la terre et gluants comme des limaces sur un charnier. — A les entendre, leurs maux sont incurables; leur vertu et leur piété sont immenses comme leurs maux; ils extorquent l'aumône au nom de la Vierge, en se recommandant de tous les Saints, et le soir, la paisible gendarmerie de Jouarre n'aura pas assez de bras et de jambes pour poursuivre et appréhender tous ces honnêtes saboteux, ivres de vin et de débauche, au demeurant parfaitement ingambes et bien dignes du bain qui les réclamera tôt ou tard.

Tandis que cette foule s'agite au dehors, l'église est redevenue calme. Entrons et étudions.

Cet édifice, d'une élégance médiocre, un peu trapue, ne paraît pas remonter plus haut que le commencement du xvi^e siècle (1500 à 1520 environ, nous connaissons plusieurs édifices de même allure, et dont la date est certaine). Une clé de voûte assez finement travaillée, au-dessus du chœur; deux statues, l'une d'un abbé, l'autre de sainte Anne, instruisant la jeune Marie, dont la délicatesse et la grâce sont remarquables, — les châsses dont il sera question tout-à-l'heure, quelques fragments de vitraux du xvi^e siècle, malheu-

reusement dégradés, un curieux bas-relief, en marbre blanc, représentant Jésus crucifié entre les deux larrons — placé sur le pilier à gauche du chœur, un tableau assez convenable, mais flasque de dessin et de modelé de la fin du XVII^e siècle, sont les principaux ornements de l'église de Jouarre.

Au-dessus du retable de l'autel, à gauche du chœur, ont voit deux tables funéraires décorées de bas-reliefs et d'inscriptions. Dans le couronnement, on lit :

*Cy devant gist le corps de Michel Duroty,
M^e Chirurgien qui décéda le 12^e jowr de jéil-
let 1592.*

Sur le phylactère qui se déroule autour de l'impétrant agenouillé, on lit :

Adjva me et salvo sero.

Les vers français dont se compose le reste de l'inscription, un sonnet, vraiment, ne sont point du tout méprisables, ils ont de l'entrain, de l'ardeur, et en même temps une sorte d'harmonie presque classique, qui donnent envie de les relire après qu'on les a lus. Les voici : honni soit qui mal y pense :

Le travail de ma jeunesse,
Va talonnant ma vieillesse,
Povr sertir de ces bas lievx;
Mon Dieu, ta main charitable
Me soit enfin secovrable,
Fermant les cils de mes yeyx.

Moi q'ay sovlagé tant d'hommes
En ce siècle ov nous sommes
Vivans'pressez de dovlevrs.
F'ay q've par ta sainte grâce
Dans l'avtre siècle se passe
Secovrv de ton bon-hevr. (sic.)

La prière fut-elle exaucée? — Dieu le sait.
C'était le bon temps. On priait et on allait au
ciel. — Heureux temps!

L'autre inscription, moins concise, n'a pas le
même mérite, elle constate avec emphase toutes
les félicités promises à l'élu du seigneur. — Le
défunt est un jeune *prêtre dont l'ame fut ravie
au milieu d'un florissant été*, ainsi que l'indi-
quent les trois vers suivants :

Celvi auqvel ty avais fait service
Av saint autel, environ quatre mois,
T'appelle à soy poyr la dernière fois.

Les châsses que l'on promenait tout à l'heure
dans les rues ornées de rubans et de fleurs,
sont maintenant déposées dans l'église où les
fidèles peuvent à leur aise les adorer, les tou-
cher, les baiser. Essayons de les étudier.

Les châsses de Jouarre, qui proviennent de
l'ancienne abbaye — miraculeusement conser-
vées à l'époque de la première révolution, —
sont au nombre de neuf; celles de Saint-Po-
tentien, — des saintes abbesses, des Saints-In-
nocents, de saint-Claudien, des saints Apôtres,
de sainte Julie, vulgairement sainte Jule, de
sainte Pélagie, de saint Prix, de saint Hilaire,
de saint Ebrégisile, — deux d'entre elles, sont
très-anciennes, et fort intéressantes par la ma-

tière et par le travail : celle de saint Potentien et celle de sainte Julie.

La première, qui paraît remonter au XIII^e siècle, forme un petit édifice oblong à quatre pans rectangulaires, surmonté d'un toit à double égout. Les grands côtés sont ornés de six arcatures soutenues par des colonnettes en argent; aux deux extrémités se trouve une arcade trilobée plus grande que les autres. Les toits ont chacun trois tableaux. — Malheureusement, les châsses de saint Potentien — et de sainte Julie ont été considérablement endommagées; on a enlevé les statuettes et les métaux précieux, les tableaux émaillés qui les décoraient; il ne reste plus, en quelque sort que les carcasses de ces vieux monuments.

La châsse de sainte Julie, de même forme à peu près que la précédente, est ornée de pierres. On voit, par les inscriptions en émail qui existent encore, que primitivement les douze arcades étaient ornées de figures des saints Simon-Jude, Jean, Jacques, Paul, Pierre, Barthelemy, Philippe, Mathieu, Thomas et Jacques. — Une autre inscription placée sur le cadre de l'un des tableaux qui occupent les toits : *Eustochia abbatissa secunda offert capsam istam sanctæ Julię Virgini*, nous apprend que la châsse fut offerte par l'abbesse Eustochia, deuxième du nom, à sainte Julie, vierge. Les renseignements sur l'existence de l'abbesse Eustochia sont peu nombreux; Toussaint Duplessis (hist. du Dioc. de Meaux), conjecture qu'elle était abbesse de Jouarre, au commence-

ment du ^{xiii}^e siècle, et qu'elle mourut vers 1219 ou 1220.

La sacristie de l'église de Jouarre possède, outre ces deux vénérables monuments, un reliquaire qui contient le crâne de saint Potentien, quelques fragments de saint Agilbert, plusieurs reliques et un anneau d'or d'une forme très-simple, portant une pierre bleuâtre; mais tellement fruste, que l'on ne peut reconnaître sa physionomie primitive.

En sortant de l'église de Jouarre par une porte latérale au sud, on pénètre dans l'ancien cimetière ou se trouvent les cryptes. — Au milieu du cimetière s'élève une très-belle et très-grande croix de pierre dont la base a trois gradins quadrilatéraux. Le dernier de ces gradins est surmonté, à ses extrémités, de tourillons cannelés que termine une sorte de toiture fruste, probablement arrondie. Les bras de la croix sont cylindriques, et la place de leur entrecroisement est occupée, de chaque côté, par la figure du Christ, entourée d'un cadre à quatre arcs. — Cette croix, qui remonte au commencement du ^{xiii}^e siècle, est d'une légèreté charmante et d'une excellente conservation. — Le soleil joue sur ses contours; des femmes, des enfants sont assis sur les robustes pierres de sa base; la foule circule à l'entour, bourdonnant, criant, se coudoyant de toutes parts; on va, vient, on se reconnaît, on s'embrasse. C'est un rendez-vous solennel donné chaque année et auquel il ne manque chaque année que les défunts. — Nous n'atteignons qu'avec peine l'escalier qui conduit à la chapelle souterraine, objet de la vénération populaire.

Les cryptes actuelles de Jouarre, qui se composent de deux chapelles tenant l'une à l'autre, et dédiées à saint Paul, ermite, et à saint Ébrégisile, passent pour être les restes d'une église souterraine que les fondateurs du monastère avaient consacrée au service de Jésus-Christ.

— Suivant la tradition, elles auraient servi primitivement de temple aux païens, ou du moins, elles auraient été élevées sur l'emplacement d'un édifice consacré aux Gentils. Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable. La tradition populaire assigne une haute antiquité aux cryptes et aux monuments funèbres de Jouarre, mais aucun caractère architectonique, incontestable, ne vient confirmer cette croyance. Entre le v^e et le xi^e siècle, tout est ténèbres dans l'histoire de l'architecture.

Les églises de Saint-Paul et de Saint-Ébrégisile ont été tellement modifiées qu'elles ne paraissent plus former qu'une seule et même église. En 1640, on a supprimé une partie de la nef de Saint-Ébrégisile, et on a mis le mur de la façade au niveau de celui de Saint-Paul; on a ouvert des passages pour aller d'une chapelle dans l'autre; et pour pénétrer du cimetière dans les cryptes. Mais, tels qu'ils sont, ces monuments sont encore parfaitement distinct, et nous allons essayer de les décrire.

Saint-Paul est un petit édifice de forme rectangulaire dont les voûtes à plein cintre sont soutenues par des colonnes et par des piliers engagés. Les colonnes, au nombre de six, divisent l'église en trois parties, comme en trois nefs, dont la dernière est plus élevée que les

autres. — Elles diffèrent de hauteur, de couleur et de nature, mais toutes sont formées de marbres étrangers et précieux, de jaspe, de porphyre, de cipolin, de marbre de Corinthe. Les chapiteaux, en marbre blanc, travaillés avec un soin précieux, présentent divers ornements, des cannelures, des oves, des feuilles d'acanthé, des anses, des corbeilles d'un grand style. — Ces formes rappellent celles des chapiteaux antiques ; elles ont dû faire naître la croyance que l'édifice pouvait remonter au iv^e siècle. Les chapiteaux des cryptes de Jouarre appartiennent tout simplement à la période dite byzantine. Nous les avons dessinés avec soin et mis en regard de seize chapiteaux dessinés par nous dans le beau cloître de Notre-Dame du Puy en Velay, dont la construction ne remonte pas au-delà du xii^e siècle. On les dirait l'œuvre du même sculpteur. Quant à la richesse de ces matériaux inconnus à nos contrées, on peut supposer que les colonnes antiques de Jouarre ont été apportées d'un temple voisin, et même d'un lieu assez éloigné. — On sait qu'aux époques mérovingiennes, et sous Charlemagne, on allait chercher à de grandes distances des marbres et des matériaux, déjà travaillés, laissés par l'antiquité et qu'on s'en servait pour orner les églises chrétiennes.

Au mur qui forme le lien du petit côté gauche de l'église Saint-Paul, est adossé un sarcophage qui est réputé, sans preuve pour ou contre cette opinion, avoir renfermé les restes de saint Agilbert, frère de l'abbesse Théodechilde, et évêque de Paris, mort vers l'an 680. Il est placé sous une arcade, recouvert d'une toiture

prismatique, et beaucoup moins élevé aux pieds qu'à la tête. — A l'extrémité, vers la tête, la toiture est ornée d'un rinceau, qui paraît d'un grand style. — Un bas relief composé de dix-sept figures, orne sa paroi extérieure. — Cette sculpture, malheureusement très-fruste, est restée inexpliquée. — Au centre, une figure est parfaitement reconnaissable, c'est celle du Christ. — Il est vêtu d'un manteau à petits plis, dans le goût du Bas Empire, et assis sur un trône carré. — Il porte le nimbe crucifère, sa main droite ouverte, est inclinée vers son genou, sa gauche tient un long phylactère déroulé. — Deux anges ailés planent derrière la tête de Jésus-Christ, en croisant leurs ailes. — A droite et à gauche, des personnages nus, les reins ceints d'une draperie à plis serrés, élèvent leurs bras avec des expressions suppliées. On peut voir *ad libitum*, dans les plis qui les enveloppent, des ailes ou les plis d'un suaire. M. de Caumont conjecture que c'est le Christ au milieu de la cour céleste.

Derrière la statue de sainte Ozanne, un toit de tombeau, à deux égouts peu inclinés, terminé vers la tête par une partie circulaire, est considéré comme ayant renfermé le corps de saint Adon.

Le deuxième tombeau porte le nom de sainte Ozanne. Quelle est cette bienheureuse dont la croyance populaire fait une reine d'Écosse, il serait difficile de le dire? C'est peut-être une princesse du sang royal d'Écosse, morte religieuse à Jouarre. La tradition est muette. — Ne serait-ce pas tout simplement une personnifi-

cation d'une idée mystique, si fréquente au moyen-âge, de *Sancta-hosanna*, — comme celle de saint Nicolas, par exemple?

Toutefois, il est certain que cette sainte inconnue est en grand crédit parmi les pèlerins de Jouarre. Sa statue, couchée sur le couvercle carré du tombeau, mérite assurément tous les hommages qui lui sont rendus. — Une corde monacale serre sa robe, elle porte sur sa tête une couronne et sur son dos un long manteau gravement drapé. — Un livre ouvert est posé sur sa poitrine et du doigt, elle indique un passage des Saintes-Ecritures; cette figure de pierre, un peu longue peut-être, est remplie de grâce et de finesse, la main est élégante et gracieuse, la désinvolture des jambes est irréprochable. La tête, à la fois intelligente et calme, respire la douceur, une quiétude souriante, triomphe de l'art gothique, ecueil de l'art moderne. — Les lignes du visage sont remplies de charme et d'harmonie. Il nous est impossible d'attribuer cette statue exclusivement, comme a fait M. de Caumont, au ^{xiii}^e siècle; elle doit être du ^{xiv}^e, peut-être même de la première partie du ^{xv}^e; dans tous les cas, c'est un chef-d'œuvre d'expression, d'élégance, et nous regrettons que le moulage ne l'ait pas encore reproduit.

L'aimable visage d'Ozanne est aujourd'hui usé et quelque peu maculé par les baisers des fidèles. La belle sainte était particulièrement en butte aux attouchements du populaire. — Les femmes se succédaient sans interruption aux abords du tombeau; les unes embrassaient

avec respect ou faisaient embrasser par leurs enfants les joues froides de la statue, les autres passaient leurs mains sur les plis de la robe; d'autres mettaient des bijoux, des linges, des layettes d'enfant en contact avec la pierre humide; toutes imploraient l'assistance de la sainte pour leurs fiancés, pour leurs époux, pour leurs vieux parents, pour leur jeune famille, pour tout ce qu'elles désiraient, pour tout ce qu'elles aimaient. Dieu, le grand Dieu éternel et tout puissant, était méconnu et oublié, le temple chrétien était redevenu païen! En même temps, la crédulité des bonnes gens était exploitée par les habiles. Deux ou trois mendiants privilégiés s'étaient établis derrière la statue, sur le tombeau présumé d'Adon, et chaque visiteur leur donnait l'aumône pour s'assurer la protection de la sainte. Cette scène bizarre ne manquait pas d'intérêt pittoresque. D'un côté, les hideuses figures des mendiants, leur voix enrouées par leurs continuelles lamentations et aussi par de copieuses libations, leurs yeux avides, leurs mains tendues avec insistance vers les fidèles; tout cela sous l'ombre d'une voûte que quelques cierges dissipaient à peine; plus loin, les femmes et les enfants à genoux; des corps qui souffraient, des cœurs qui priaient, des malheureux qui avaient besoin d'une aumône céleste; et entre eux tous, l'objet de ces vœux ardents, de ces espérances confiantes, de toutes ces prières; la sainte, immobile sur son lit de pierre, muette, glacée, n'entendant et ne voyant pas!

Après le tombeau de sainte Ozanne, sur l'es-

trade élevé au fond de la chapelle Saint-Paul, audessus de la troisième tombe, qui est carrée, couverte d'une table plate, sans ornementation, on trouve, engagé, dans le pilier du fond, un bas-relief en marbre, composé de deux personnages d'environ quarante-cinq centimètres de hauteur. Tous deux sont sans nimbe; l'un imberbe, porte un encensoir de forme élégante, l'autre barbu, semble tenir un livre. — Ce morceau, extrêmement fruste, est évidemment chrétien; on peut le faire remonter à l'époque Gallo-romaine, c'est-à-dire au cinquième siècle de notre ère.

Le quatrième sarcophage est celui de l'abbesse Théodechilde, — le toit prismatique, ou à deux égouts, en ciment dur, est orné de rinceaux, de feuilles et de grappes de raisins; les parois de ce tombeau offrent du côté droit seize coquilles rangées sur deux rangs et du côté gauche, douze coquilles seulement (les quatre autres ayant été enlevées lors d'une restauration de ce monument). Ces coquilles sont d'une pureté d'exécution remarquable. — Une inscription en grandes capitales, est gravée sur les deux côtés. — Beaucoup de personnes habiles ont tenté de déchiffrer les inscriptions du tombeau de Théodechilde. Mabilon (*acta SS. ord. Sti Benedicti et annal*). Toussein Duplessis (*hist. du dioc. de Meaux*); M. A. de Caumont (*note sur les tombeaux et les cryptes de Jouarre*), ont chacun donné leur version; mais la difficulté est plus grande que jamais pour arriver à un résultat certain. — « On a, au siècle passé, dit T. Duplessis, — voulu restituer la plus grande partie de ces

» inscriptions au ciseau ; mais , outre qu'on n'a
» point eu l'adresse d'imiter le caractère , il est
» visible qu'on a voulu aussi deviner , et que
» par cette raison , on a tout gâté. » Sur le côté
droit du tombeau , nous lisons :

HOC MEMBRA. POST. VLTIMA. TEGVNTUR FATA
SEPVLCRO BEATE (THEODIECHELDIS INTENERATE
VIRGINIS GENERE NOBILIS MERETIS) FVLGENS STRIN-
VA. MORIBVS. FLAGRAVIT IN DEO FLAMMAM.

Sur le côté gauche , qui est beaucoup plus
endommagé :

CENVBII HVJVS MATER SACRATAS DEO VIR
(GINES SVMEN) TES OLEVVM CVM LAMPADIBVS
PRVDENT (I INVITAT) SPONSO FILIAS OCCVRRIT.
REX PIVS. HAS DEMUM EXULTAT PAR (ADISI IN
GLORIA.)

Les restitutions que nous proposons , nous pa-
raissent avoir sur celles de Toussaint Duples-
sis , de Mabillon et M. A-de-Caumont , l'avan-
tage de donner aux phrases un sens clair et
complet.

La première des deux inscriptions indique
que Théodechilde était d'une noble origine ,
qu'elle se distingua par la pureté de ses mœurs ,
l'ardeur de son zèle religieux et qu'elle obtint
en récompense la vie éternelle ; la seconde
fait connaître les instructions qu'elle donnait
aux Vierges retirées dans le couvent de Jouarre ,
pour les conduire aux glorieuses demeures du
paradis.

Les reliques de sainte Théodechilde , ainsi

que celles de saint Ébrégisile et de sainte Agilberte, sa sœur, furent levées solennellement en 1627, et portées dans la grande église de Jouarre, en présence de Marie des Médici.

Le cinquième tombeau affecte les mêmes formes que celui de Théodechilde ; mais il n'est aucunement décoré. — (La récente restauration qu'il a subie lui a retiré sa physionomie vénérable.)

Le sixième tombeau est celui de sainte Mode. — Il est placé sous une arcade qui termine l'estrade de la chapelle Saint-Paul. Il est par conséquent adossé à celui de saint Ebrégisile. — Comme les deux précédents, il a un toit double égoût, plus bas et plus étroit aux pieds qu'à la tête. Le toit est orné d'un dessin gravé représentant une sorte de croix de Malte, inscrite dans un cercle. Les panneaux apparents du cercueil, disjoints et mal rassemblés, sont couverts de lozanges, dans lesquels une feuille à trois pointes. — Des méandres, ou vulgairement une bordure *grecque*, encadrent ces ornements. Ce monument est considéré comme ayant renfermé les ossements de sainte Mode, qui fut, à ce qu'on croit, — abbesse de Jouarre au VII^e siècle.

Passons dans la chapelle de saint Ébrégisile. — Cet édifice, qui communique avec Saint-Paul par deux ouvertures, est soutenu par des colonnes et des piliers de différente nature. Cinq colonnes sont, comme celles de la chapelle Saint-Paul, formées de marbres étrangers, et surmontées de chapiteaux en marbre

blanc de style Byzantin. Le tailloir du pilier placé à gauche du tombeau de saint Ebrégisile, qui porte pour ornement des palmettes dans un cercle, est aussi du même style. — Les autres colonnes sont en pierre ; leurs chapiteaux également en pierre, sont presque cubiques, d'un travail grossier et ornés de têtes et de crochets. — Colonnes et chapiteaux sont de la fin du XI^e siècle, et, ce qui le prouve irrévocablement, ce sont les bases à empattements dont la présence n'est pas signalée avant cette époque dans l'architecture chrétienne.

La crypte de Saint-Ebrégisile renferme une piscine, fort simple, à droite de l'autel (qui est de fabrication moderne), un petit tombeau en pierre, rapporté de la partie détruite de la nef, et enfin le tombeau de saint Ebrégisile. — Ce dernier fut ouvert en 1627, et l'on y trouva une bague qui, depuis, servit aux abbesses de Jouarre ; il est d'une grande simplicité et entièrement dépourvu d'inscriptions. — Le fond de cette petite église, terminé par une sorte d'abside arrondie, forme une chapelle, dans laquelle était placé, naguère encore, le Christ au tombeau, entouré de dix personnages, œuvre de pierre sculptée, dont on peut voir les débris dans la salle Saint-Martin qui surmonte la crypte. Ces statues proviennent de l'abbaye ; elles datent du commencement du XVI^e siècle. Malgré leur allure gothique, on retrouve les efforts de réalisme de l'art de la Renaissance. L'anatomie perce partout, dans la figure du Christ ; l'observation du costume du temps, une recherche patiente de la vérité et surtout certaines lettres, d'une apparence arabe, brodées

sur les bords du manteau de Joseph d'Arimathie, donnent pour nous, à ces statues, la date de 1510 à 1520.

Notre exploration étant terminée, nous sortons des cryptes pour prendre aussi notre part de la fête de Jouarre; mais hélas! pendant notre long et absorbant tête-à-tête avec les statues, les chapiteaux, la science et les souvenirs, le ciel s'est chargé de nuages sombres, des éclairs courent à l'horizon, des gouttes de pluie, rares et larges d'abord, bientôt rapides et serrées, sillonnent l'air et inondent la terre. — Le peuple se précipite sous les piliers de la grande place, les bateleurs rentrent tristement sous leurs tentes, les marchands ambulants se réfugient dans écuries, les cabarets regorgent; c'est un désarroi complet; en un instant la fête est désertée. — Triste fin d'une belle journée; sans doute les pèlerins ont oublié dans leurs prières une oraison préservatrice de la pluie!

Quand nous écrivions ces lignes, il y a cinq années, les cryptes de Jouarre montraient encore les traces d'une maculation récente. Un prêtre zélé, mais maladroit, avait fait badigeonner les voûtes et les murailles avec cette infâme chaux ocrée que vous savez — couleur agréable aux marguilliers et qui fait le désespoir éternel des artistes et des archéologues.

Le temps pouvait effacer cette flétrissure, elle n'atteignait pas au-delà de l'épiderme du monument.

Depuis, un architecte a RESTAURÉ les cryptes

de Jouarre!!! Le *Comité des Monuments historiques*, un ministre, un inspecteur des monuments historiques de France, ont autorisé cet acte inqualifiable.

Nous taisons le nom du sauveur; c'est sans doute un honnête homme, un habile constructeur. Sans doute, il connaissait profondément le Parthénon, le temple de Jupiter Stator ou la Magdeleine de Paris; mais l'art chrétien lui était totalement inconnu, la foi lui manquait. C'est pour cela, sans doute, qu'il a été choisi. Il est plus coupable encore, si c'est par négligence qu'il laissé commettre, sous son nom, les restaurations dont il s'agit.

Vingt mille francs ont été dépensés! Ah! si M. Didron le savait!... où l'avait su.

Il était nécessaire de préserver les cryptes de saint Paul et de saint Ebrégisile de l'humidité des terrains qui enserraient leurs murailles. Après de sérieuses méditations, on a imaginé de pratiquer des conduits voûtés, en maçonnerie, qui circulent comme des égoûts autour de l'édifice; on a chargé ces voûtes d'énormes pavés. Grande et belle découverte, en vérité! Le bon sens, le sens commun a été vaincu par l'esprit, et quel esprit, hélas! — Quand il ne s'agissait que d'enlever à peu de frais les terres environnantes, — ce qui eût sans doute amené de nouvelles trouvailles dans ce sol riche de débris — et de faire descendre un talus jusqu'aux pieds des murailles, on a dépensé, pour construire des cloaques inutiles, qui tombent en lambeaux — beaucoup d'argent qu'on eût

pu employer à l'avantage réel des cryptes. —

Il fallait consolider les tombes, les colonnes et les chapiteaux, — consolider, pas autre chose ; on les a refaits ! On a rebadigeonné les voûtes, étalé sur le sol une odieuse couche d'asphalte qui se boursouffle de toutes parts ; dont l'écume envahit les bases des colonnes et des tombes. — De l'asphalte, dans une crypte chrétienne !

Et l'on n'a pas craint d'inscrire à la face de ce monument déshonoré, — en lettres trop lisibles, à chaque pas :

S. PAOLO EREMO, SECCULO VII. DICATUM.

ANNO DOMINI MDCCCXLIH, INSTAURATUM.

Combien nous plaisait davantage l'humble signalement qu'on lisait autrefois !

Ce saint lieu, par ses objets et son antiquité, doit inspirer la dévotion et le respect.